

**Zeitschrift:** Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

**Herausgeber:** Association suisse de littérature générale et comparée

**Band:** - (1992)

**Heft:** 16

**Artikel:** Les apports du roman espagnol à la Renaissance française : Herberay des Essarts et Diego de San Pedro

**Autor:** Giraud, Yves

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1006627>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Yves Giraud

LES APPORTS DU ROMAN ESPAGNOL  
A LA RENAISSANCE FRANCAISE:  
HERBERAY DES ESSARTS ET DIEGO DE SAN PEDRO

«Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine», disait le satirique. Et sans doute n'est-il pas mauvais que les idées reçues dans la critique littéraire soient elles aussi périodiquement soumises à réexamen, voire à révision. Il y a près d'un siècle, Gustave Reynier croyait pouvoir dégager de son étude sur le roman de la Renaissance une constatation catégorique: «Les littératures italienne et espagnole ont fortement influencé à son origine notre roman du sentiment»; quelques pages plus loin, il enfonçait le clou: «Notre roman sentimental doit beaucoup plus à l'Espagne qu'on ne serait tenté de le croire»<sup>1</sup>. Vraisemblance de la fiction amoureuse, effort de caractérisation des personnages, concentration de l'intrigue sur l'évolution des sentiments, conception doloriste des infortunes de la passion: tel serait à peu près le legs espagnol. Héritage que, depuis lors, on avait généralement considéré comme admis. Pourtant, un an avant mai 68, Henri Coulet jouait au contestataire déclaré en affirmant: «Il serait exagéré de dire que le roman français doit son renouveau à l'Espagne et à l'Italie; en fait, le roman moderne se développe à peu près simultanément dans les trois pays latins»<sup>2</sup>. En vérité, Coulet n'argumente guère, mais son propos m'a amené à reprendre la question: quelles nouveautés le roman espagnol pouvait-il apporter? quelles pistes ouvrait-il? quelles orientations suggérerait-il? Faute de pouvoir prendre en considération un ensemble d'oeuvres suffisamment représentatif (de Juan de Flores, Juan de Segura, Pedro de Urrea et quelques autres), je ne donnerai ici qu'une réponse très partielle et je m'arrêterai à l'oeuvre qui me semble la plus intéressante, la plus moderne, la plus riche en incitations diverses, le *Tractado de amores de*

1 G. Reynier, *Le Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, Colin, 1908 (rééd. 1971), pp. VI-VII et 95.

2 *Le Roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Colin, 1967, p. 102.

*Arnalte a Lucenda*, de Diego de San Pedro<sup>3</sup>, traduit en français par Nicolas Herberay des Essarts<sup>4</sup>. Encore devrai-je laisser de côté bien des aspects de ce texte pour insister sur ce que je crois être ses trois apports majeurs.

Diego de San Pedro, personnage dont on ignore à peu près tout<sup>5</sup>, est aussi l'auteur d'un autre roman, *Cárcel de amor*, imprimé en 1492, un an après le *Tractado*, et qui a connu une trentaine de rééditions<sup>6</sup>. Le *Tractado* n'a eu que trois rééditions au XVI<sup>e</sup> siècle et n'a été réimprimé depuis lors qu'à partir de 1952<sup>7</sup>: sa diffusion espagnole a donc été bien moindre. En revanche, la traduction d'Herberay, d'abord publiée sous le titre de *L'Amant mal traicté de s'amy* par Vincent Sertenas en 1539, puis à partir de 1546 (Jeanne de Marnef et Jean Longis) intitulée *Petit Traicté de Arnalte et Lucenda*, a été rééditée au moins dix-sept fois<sup>8</sup>, ce qui la met à peu près à égalité avec le *Jugement d'amour* de Juan de Flores (traduction anonyme, 18 éditions), et largement devant la *Prison d'amour* (douze éditions)<sup>9</sup>.

Il faut commencer par dire un mot de cette dernière oeuvre, parfois présentée comme un «achèvement», un perfectionnement du *Tractado*. En réalité, s'il y a bien réutilisation et amplification de formules et de situations (cadre-prétexte initial, infortunes de l'amant, rôle du rival, combat singulier, insertion de lettres, mise en évidence des discours souvent accompagnés de leur réplique, etc.), la *Cárcel* marque une régression dans la mesure où y est réintroduit l'arsenal des vieilles allégories, où l'analyse du sentiment est réduite au profit de l'exposé de réactions

3 Burgos, Fadrique Alemán de Basilea, 1491 (fac-similé Madrid, Real Academia Española, 1952), 71ff. non paginés. On notera cette leçon du titre, «a Luçenda», détail qui n'est pas indifférent; l'édition de 1522, comme toutes les mentions de l'oeuvre depuis lors, dit «y Lucenda».

4 Je n'ai eu accès qu'à l'édition de Paris, Jeanne de Marnef pour Jean Longis, 1546, 92ff. n.ch. Je citerai d'après cette édition et, pour le texte espagnol, d'après le fac-similé mentionné note 3, en ajoutant la foliotation.

5 Voir la très substantielle préface de Keith Whinnom, en tête de l'édition du *Tractado*, Madrid, Castalia, 1985.

6 Séville, cuatro compañeros alemanes, 1492. Voir l'éd. de K. Whinnom, Madrid, Castalia, 1985. J'ai utilisé l'édition de Barcelone-Madrid, L'Avenç-Murillo, 1904.

7 Outre l'édition fac-similé et celle de Whinnom, mentionnons celle de S. Gili Gaya (Madrid, Clásicos castellanos, 1950 et rééd.) et celle de I.A. Corfis (Londres, Tamesis, 1985).

8 Voir G. Reynier, *op.cit.*, p. 362 et K. Whinnom, *op.cit.*, pp. 72-73.

9 Parmi lesquelles quatorze éditions bilingues espagnol-français, la première étant celle de G. Corrozet, 1552.

affectives, où les épisodes chevaleresques ont une certaine extension, où la vraisemblance psychologique est un peu bousculée. Ajoutons-y une autre remarque: la traduction française de François Dassy, parue en 1525<sup>10</sup>, est encore tout imprégnée des formes médiévales, étroitement calquée sur l'original, lourdement écrite (comme le texte espagnol d'ailleurs, embarrassé de charnières conjonctives surabondantes et répétant à satiété un même type de phrase débutant inévitablement par les circonstancielles et abusant de la subordination)<sup>11</sup>. Les différences de fond sont tout aussi sensibles: le narrateur est ici le conseiller du héros, son messenger et son auxiliaire; la femme éprouve un penchant très manifeste pour son amant tout en le repoussant au nom de l'honneur; le rôle du rival et les conséquences de sa forfaiture sont différents; enfin, le héros meurt à la fin de l'histoire. L'ouvrage fait succéder à un prologue allégorique (la Prison d'Amour) une intrigue sentimentale (Lériano

10 *La Prison d'amours, laquelle traicte de l'amour de Leriano et Laureole, faict en espaignol puis translaté en tusquan et nagueres en langage françois*, Paris, Antoine Couteau, 1525. J'ai utilisé l'éd. de Paris, Galiot Du Pré, 1526.

11 En voici un échantillon, qui permettra la comparaison avec l'autre roman de San Pedro et avec sa traduction:

Después de hecha la guerra del año pasado, viniendo a tener el invierno a mi pobre reposo, pasando una mañana, quando ya el sol quería esclarecer la tierra, por unos valles hondos y escuros que se hazen en la Sierra Morena, vi salir a mi encuentro por entre unos robredales do mi camino se hazía un cavallero assí feroz de presencia como espantoso de vista, cubierto todo de cabello a manera de salvaje. Levava en la mano yzquierda un escudo de azero muy fuerte, y en la derecha una ymagen feminil entallada en una piedra muy clara, la qual era de tan estrema hermosura que me turbava la vista. Salían della diversos rayos de fuego que levava encendido el cuerpo de un hombre que el cavallero forciblemente levava tras si. El qual con un lastimado gemido, de rato en rato dezía: «En mi fe, se sufre todo». Y como enpareió conmigo, dixome con mortal angustia: «Caminante, por Dios te pido que me sigas y me ayudes en tan grand cuyta». (pp. 6-7)

Depuis la guerre faicte et finée de l'an passé, venant tenir mon yver et me reposer en mon povre repaire, passant ung matin quant ja le soleil commençoit à esclaire et illuminer la terre, par un val umbreux et obscur qui est en la montaigne nommée la Surre de Morienne située ou pays de Macedoine, veis saillir et venir à mon encontre par ung estroict et boys de chesnes où mon chemin s'adressoit ung chevalier non moins fereux et farouche de presence comme espouventable de veue, couvert tout de poil en maniere de sauvage; en sa main senestre portoit ung escu d'acier moult fort et en la dextre ung ymage de femme entaillée en une pierre moult clere, laquelle estoit de tant extreme beaulté qu'elle me troubloit la veue, et d'elle sailloient divers rayons de feu qui tenoient embrasé le corps d'ung homme que ledit chevalier forsiblement derriere luy menoit: lequel avec douloureux plaintz et appassionnez gemissemens continuellement disoit: «En ma foy si souffreray tout». Et quant vint à marcher et que fuz endroit de luy, me dist avec mortelle angoisse: «Viateur, pour Dieu je te prie que me suyves et me aydes à tant grant besoing». (f. I r.-v.)

amoureux de Lauréole parvient, après de nombreuses démarches, à obtenir que celle-ci consente à l'agréer pour serviteur et à lui accorder d'honnêtes entrevues), qui débouche sur une partie d'aventures chevaleresques (combat contre le traître, vengeance déloyale de celui-ci, entreprise guerrière pour délivrer l'héroïne condamnée à mort, enlèvement de celle-ci); à quoi s'enchaîne une reprise de l'intrigue sentimentale (alors que tout est arrangé, Lauréole par scrupule d'honneur rompt avec son amant, et celui-ci meurt d'amour et de douleur) embarrassée par une longue louange des dames que développe le mourant. Dans le fil du récit s'inséraient en outre diverses lettres et parfois leurs réponses<sup>12</sup>. L'ensemble était donc composite et, malgré sa relative brièveté, assez touffu; de plus, on l'a dit, la traduction ne se signalait guère par des mérites de nature à en faire un chef-d'oeuvre. Que l'ouvrage ait connu le succès tient sans doute à son contenu sentimental, à son atmosphère, au traitement qu'il accorde à une conception particulière de l'amour. Mais ce ne sont pas là les caractères que je voudrais envisager ici: il s'agit indiscutablement de l'un des apports les plus nets du roman espagnol, comme on l'a plusieurs fois relevé. Je veux parler de cette peinture d'un amour non adultère, épuré de toute sensualité, exigeant un don total et une soumission absolue (les histoires de passion tragique à l'italienne sont d'une tout autre nature); je veux parler aussi de ces intrigues reposant sur l'inexplicable, l'incompréhensible heurt des volontés et des inclinations: les obstacles traditionnels existent bien (le losengier, le roi-père, le mariage forcé), mais la barrière est d'abord intérieure, en même temps que s'accroît le rôle d'une Fortune arbitraire et tyrannique, qui rend aléatoire toute visée d'avenir comme tout progrès acquis. Plus typiquement espagnole est cette fixation sur les règles de l'honneur, cette susceptibilité exacerbée qui paralyse tout élan, qui pétrifie les manifestations du coeur: les romanciers français créeront heureusement des personnages moins corsetés, atténuant quelque peu, du même coup, le redoutable «dogme du sacrifice à la foi amoureuse» (G. Reynier).

*L'Amant mal traité de s'amyé*, histoire des amours infortunées d'Arnalte, développe une donnée plus simple à travers une structure mieux unifiée. Les éléments novateurs s'y font jour avec davantage de netteté et, de plus, les mérites du traducteur, qui ne se prive pas de

12 Sur la question des lettres insérées dans les romans et sur les premiers romans partiellement épistolaires, on verra l'ouvrage à paraître d'A.-M. Clin-Lalande, *La Lettre et le Roman*.

retoucher l'original, adaptent bien l'oeuvre à la mentalité et au goût français.

Au cours d'un voyage lointain, l'auteur s'égaré dans un désert, où il finit par découvrir une maison entièrement peinte en noir. Le maître des lieux et ses compagnons ont l'air accablés de tristesse et tout respire la douleur. Après une nuit remplie de lamentations et de chants funèbres, le seigneur déclare à l'auteur qu'il va lui raconter son histoire, à condition que celui-ci la porte à la connaissance des dames comme exemple de cruauté féminine.

Originaire de Thèbes, Arnalte est devenu amoureux de Lucenda. Il a tout tenté pour se faire accepter comme loyal serviteur: une lettre, qu'elle déchire; une entrevue dans une église, sous des vêtements féminins, et une déclaration à laquelle elle coupe court, lui enjoignant de renoncer à ses menées s'il ne veut pas qu'elle en tire vengeance; une sérénade sans écho; une danse lors d'une mommerie, accordée par respect des convenances; une nouvelle lettre, sans réponse. Arnalte mène une vie désolée, sa santé s'altère, il s'enferme dans une solitude désespérée. Inquiète, sa soeur Bélisa cherche en vain à obtenir une confidence. C'est à un ami, Yerso (Elierso dans le texte espagnol) qu'Arnalte révèle la raison de son chagrin et demande conseil: Yerso avoue qu'il ressent quelque inclination pour Lucenda, mais qu'il s'effacera par amitié. Bélisa a fini par découvrir le secret de son frère et elle demande à Lucenda d'avoir pitié de l'amoureux. Lucenda refuse, au nom de l'honneur. Bélisa revient à la charge, avec mission de dire à Lucenda qu'Arnalte reprend son coeur et sa liberté et va quitter le pays. Lucenda déclare alors qu'elle accepte l'amour d'Arnalte, mais elle lui écrit une lettre pour lui dire qu'elle agit malgré elle, contrainte par un stratagème dont elle n'est pas dupe. Finalement, Arnalte obtient une entrevue dans un monastère, et il peut lui baiser les mains.

Ragaillardi, Arnalte est allé passer quelque temps à la campagne, chez Bélisa; sa santé se rétablit. Mais un jour, à la chasse, de funestes présages l'assaillent. Passant devant la maison de Lucenda, il a entendu la rumeur d'une fête: sa soeur lui apprend qu'il s'agit du mariage de Lucenda et de Yerso. Sa douleur éclate. Une servante de Lucenda vient déclarer que ce mariage a été imposé à la jeune fille. Arnalte provoque Yerso par un cartel, auquel celui-ci répond en se justifiant: c'est pour guérir Arnalte de sa passion en lui interdisant tout espoir qu'il a épousé Lucenda. Pourtant, le combat a lieu, et Yerso est tué. Arnalte propose aussitôt à Lucenda de l'épouser. Mais celle-ci est entrée au couvent,

refusant tout message et toute proposition. Malgré les exhortations pressantes de Bélisa, Arnalte s'est retiré dans la solitude de la Maison triste, où l'auteur l'a rencontré.

Comme on le voit, la structure du récit est d'une parfaite linéarité et d'une grande simplicité de lignes. Ce petit roman, de dimensions réduites, progresse à une allure très régulière. L'intrigue y est «nue», dégagée de tout élément adventice, affranchie des circonstances extérieures, peu chargée par la rareté des incidents. A l'intérieur du récit, quelques éléments de variété: des lettres avec leur réponse le cas échéant, des inscriptions et des devises en vers, et des discours accompagnés eux aussi de leur réplique. Pas de dialogue toutefois (c'est là un trait distinctif par rapport au roman italien ou français qui, de ce point de vue, est nettement plus évolué): un personnage s'adresse à un autre dans une véritable harangue, puis l'autre répond sur le même modèle, et l'on s'en tient là. D'autre part, il y a peu d'indications de temporalité et, de même, la localisation ne compte guère.

C'est que tout l'intérêt est concentré sur le problème sentimental: comment persuader l'autre de son amour? comment se faire accepter comme serviteur? comment parvenir à une affection partagée? Comme le dit justement R. Morçay, «l'attraction ou le heurt des volontés conduit l'intrigue»<sup>13</sup>. Même s'il n'y a guère d'action proprement dite, mais bien plutôt des états d'âme et cette «ratiocination» immobile et «jouissive» dont parlent J.-P. et Luce Guillermin<sup>14</sup>. La sentimentalité ici est analyse du coeur, délectation à la souffrance par amour, conviction d'une vocation imméritée à l'insatisfaction, persistance obstinée dans l'espérance sans espoir. C'est le roman élégiaque des chastes et loyales amours d'Arnalte, bien mal récompensées par la cruauté de sa dame. Pour reprendre la formule de G. Reynier, «l'amour a désormais une histoire». Rigoureuse concentration et dramatisation du sentiment: ce sont là encore des aspects novateurs, sur lesquels le même Reynier a insisté à bon droit.

Un dernier point que j'aborde en passant, avant d'en venir à mes trois remarques principales: la technique d'accréditation de la fiction et le souci de la vraisemblance. Revenons au début de l'oeuvre, qui s'ouvre sur une dédicace de «Sant Pedro alas Damas dela Reyna», puis «comiença la obra»: l'«auteur» parle d'un voyage qu'il a (ou aurait) fait

13 R. Morçay-A. Müller, *La Renaissance*, Paris, del Duca, 1960, p. 193.

14 J.P. et L. Guillermin-L. Hordoir-M.F. Piéjus, *Le Miroir des femmes. Roman, conte, théâtre, poésie au XVI<sup>e</sup> siècle*, Lille, P.U., 1984.

peu de temps auparavant, qui l'a obligé à s'éloigner de «ce país», «aquesta nuestra Castilla», et qui l'engage peu à peu dans un *no man's land* sauvage et désolé, où une longue errance le conduit en vue de la maison d'un gentilhomme.

Este verano pasado, más por ajena necesidad que por voluntad mía, huve, Señoras, de hazer un camino en el qual de aquesta nuestra Castilla mi convenio alongar; y quando el largo caminar entre ella y mi mucha tierra entrepuso, halléme en un grande desierto. El qual d'estrãña soledad y temeroso espanto hera poblado; y en parte que quando quisiera cobrarne, non puede por el gran desatino mío y por la falta de gentes que hallava a quien preguntar. Y como ally soledad sobrase, pasión non faltava y de verme en necesidad tan estrecha, non savía que remedio me diese. Y como mi vista en ver sy gentes vería se ocupase sienpre, pudieron tanto los ojos que dieron al penado coraçón algun descanso. (f. [3]v.)

Ayant en cest esté passé entrepris un voyage (plus pour la necessité d'autruy que de mon bon gré) pour lequel faire me convenoit de ce país grandement esloigner, et après avoir par long temps cheminé, me trouvay, de fortune, en un grand desert, non moins solitaire de gents qu'ennuieux à traverser. Et comme ceste contrée me fust incogneuë, pensant aller mon droit chemin, me vy esgaré, de sorte que je ne peu recouvrer mon adresse, tant pour la grand' facherie que j'avais, que pour la faulte d'aucun à qui la pouvoir demander. Et me trouvant en telle necessité, je cogneu que si le lieu estoit abondant de solitude, qu'en moy trop plus excedoit la passion. Lors regardant de toutes parts, tant peurent mes yeux, qu'à mon coeur tourmenté donnerent aucun alegement.

(f. [4]r.-v.)

Il rencontre Arnalte, qui lui dit être de Thèbes et contemporain du roi Cadmus, qui lui-même connaît le roi et la reine d'Espagne, et qui de plus est chrétien. De surcroît, Arnalte charge l'auteur de rapporter son histoire aux dames de la cour. On voit l'habileté avec laquelle s'effectue graduellement le passage du monde de la réalité familière et proche (qui emprunte à l'histoire contemporaine certaines indications authentiques) à l'univers romanesque qui téléscope les temps et les lieux. Insensiblement, le lecteur a mis le pied dans un «ailleurs» qu'il n'osera guère mettre en doute, d'autant que l'auteur le laisse, *in fine*, sur un présent d'actualité propre à brouiller encore la perspective:

Puys je vous estime tant pitoyables, que la compassion seule que vous prendrez du maltraitement qu'a receu le triste amant en ayment vous pourra persuader à prendre à bonne part ce que je vous ay recité par son commandement et à me sçavoir gré de mon travail. Aussi que vous luy ayderez, en le plaignant, à suporter son martire, blasmant l'ingratitude de ceste nouvelle Religieuse: Laquelle, avecq' son desespoir, a causé celuy de ce personnage, qui luy portoit si parfaite affection que luy mesmes s'est confiné en lieu tant miserable et reclus, attendant l'heure de son trespas, qu'il desiroit de jour en jour pour son repos. Et si son infortune n'est suffisante à vous mouvoir à pitié (ce que plus il vous supplie par moy) c'est que vous ayez au moins telle estime de luy, qu'il ayme encores mieux son demesuré tourment, puyisque Lucenda y prend quelque plaisir, que de vivre en plus de felicité: car elle ne l'a voulu.



Mais il espere que par laps de temps, ou par sa grande vertu, elle mettra en oubly l'amour et le dueil de son feu mary: Et que lors la raison fera tant envers elle, qu'elle aura pour le moins cognoissance de son meffait: si qu'elle mesme plaindra celuy qui a faict tant d'effort pour avoir sa bonne grace: et si ce bien luy avient avant qu'il meure, il se tiendra satisfait et content: Ou s'il tarde apres sa mort, son esprit s'en esjouyra, et en reposeront ses os plus molement. Voylà, mes Dames, l'espoir auquel j'ay laissé le Chevalier Arnalte, et la fin de ce discours: duquel je vous suplie vous contenter. Pour le moins, s'il y a de la sotise, elle servira à vous donner passetemps, par faulte de meilleur propos, entretenant les gentilz hommes qui vous servent: à la vertu desquelz et en vos bonnes graces me recommande. (f. [90]v.-[91]v.)

Cela me conduit à ma première observation. L'examen de la trame narrative du *Tractado* fait apparaître une prise de conscience de l'instance narrative et de ses fonctions. L'auteur, nous l'avons vu, prend en charge le prologue, dont il est le protagoniste. Il a pour rôle de façonner le cadre (qu'il refermera en épilogue, sous forme d'épanadiplose) et de servir de relais, établissant le contact avec les destinataires explicites. En effet, après avoir rencontré le Chevalier Triste, Arnalte, il a un contrat à remplir. Arnalte a consenti à raconter son histoire à une condition: «Tout ce que je te dirai, tu le feras entendre et le mettras en la puissance des dames non moins savantes que discrètes, pour qu'elles sachent la cruauté d'une d'elles, qu'elles lui en donnent tort et déplorent le mal qu'elle a fait». Il dira donc: je vais tenir ma promesse, cette oeuvre vous appartient, voici ce que m'a dit le chevalier, que j'ai consigné par écrit, parce que c'était long et que je devais être «trésorier des dolentes passions» d'Arnalte et secrétaire fidèle.

Y esto por que de mis pasiones quiro notorio hazerte, y quise primero saber que sabes si el recevimiento que merescen les harías; y hallo que es bien hazerlo por el testimonio que dan tus palabras de ti, creyendo, segun lo que sentí que sientes, que mi dezir y tu escuchar aposentarán en tu memoria mi mal, para que donde te tengo pedido dél descuenta, y para que dél te certefiques, comiença a notar. (f. [13]r.)

Mais à autre raison t'ay-je mis en ces divers propos: car j'espere te faire tresorier de mes dolentes passions, assure que tu auras pitié et recevras dueil de mon ennuy, logeant en ta memoire ce que je te diray, pour puy après le publier. (f. [10]r.)

Dès lors, c'est le héros, deuxième instance narrative, qui prend le relais pour son récit rétrospectif. Dans le corps de celui-ci, quelques tours (apostrophes, prises à témoin) marquent régulièrement la présence de l'auteur (appelé aussi le Viateur). Le récit principal se déroule sans anticipations, sans préparations, sans recul appréciatif. Par convention narrative, le héros récite de mémoire les lettres ou les propos des person-

nages, non sans quelques entorses à la logique, puisqu'il peut relater l'entrevue de Bélisa avec Lucenda, que celle-là a décidée «sans rien m'en faire entendre» et dont elle a tu l'issue à son frère (f. [47]v.). Les seules subdivisions du récit sont des rubriques qui indiquent le changement de voix. Comme dans la *Cárcel*, San Pedro omet parfois de relier les insertions (lettres et réponses, discours et réponses), se contentant d'une juxtaposition simple, d'où une certaine discontinuité de la narration.

Mais c'est ici qu'il faut parler du travail d'adaptation dû au traducteur, Herberay des Essarts, dont l'oeuvre marque les débuts littéraires. Alors que Dassy traduisait «bêtement» (si j'ose dire), Herberay, qui a sans doute pris conscience des enjeux narratifs, soumet le texte à un amendement continu. Même s'il laisse subsister quelques juxtapositions sans raccord, il se montre plus soucieux de la continuité de la trame narrative, du fil du récit d'Arnalte. Il ajoute des formules de liaison ou de reprise: «Et n'ayant quasi fini mon propos, d'une voix tremblante me va répondre» (f. [18]r.); «Lequel [propos] achevé, (désirant donner à ma soeur quelque contentement), lui fis cette réponse» (f. [32]v.); «Ce propos fini...» (f. [34]v.); et parfois il insiste en introduisant une apostrophe au voyageur: «Quando así Elierso su fabla acabó» devient «Tu as pu entendre, seigneur mon ami, la réponse que me fit Yerso» (f. [41]v.); «Belisa de quien tengo fablado» est rendu par «Bélisa de laquelle je t'ai déjà parlé» (f. [42]r.); et «En esta manera presente a responder acorde», «Je lui répondis comme tu entendras» (f. [57]v.). Relevons encore que, s'il omet une poésie à la reine de Castille et, vers la fin, une très longue prière en vers à la Vierge développant le thème des sept angoisses (f. [82]v. de l'espagnol), il ajoute toute la fin, se montrant soucieux de refermer le cadre, de rattacher cet épisode au prologue et à l'histoire et de compléter le dénouement en lui donnant une forme ouverte<sup>15</sup>. Dans la *Cárcel*, le héros mourait de douleur; ici, alors que San Pedro abandonne son personnage dès la fin de son récit, Herberay laisse entendre que l'avenir pourrait conduire à une modification de la situation. Le résultat de son travail de traducteur (sans que je puisse examiner maintenant ses qualités stylistiques) est un récit à la fois complexe, cohérent et équilibré, qui exploite adroitement le jeu des plans narratifs, bien que le mérite principal de cette innovation revienne d'abord à l'auteur espagnol.

15 Voir ce texte cité plus haut, pp. 59-60.

Une seconde nouveauté réside dans l'invention du personnage problématique: j'entends par là l'énigme non résolue que posent certains caractères. Pourquoi agissent-ils ainsi? sont-ils bons, sont-ils méchants? Faute d'une information suffisante du narrateur, en raison des contradictions de leur comportement, ou par suite d'une partialité du jugement, le lecteur est dans l'impossibilité de se prononcer, se heurtant à cette opacité de l'apparence, à cette insuffisance du témoignage qui ne permettent pas de lever l'équivoque.

Voici d'abord le cas du rival: Elierso ou Yerso (il s'appelait Perseo dans la *Cárcel*). Arnalte le nomme «frère et ami» (petite retouche d'Herberay, là où San Pedro usait simplement de l'apostrophe «Elierso», f. [36]v.): il lui avait fait naguère une première confidence et il a en lui une confiance absolue. Yerso devient à nouveau dépositaire du secret d'Arnalte, qui lui demande aide et conseil, souhaitant être privé d'espérance, ce qui le guérirait de son amour. La réponse de Yerso a toutes les apparences d'une sincérité que l'on ne peut guère suspecter: il avoue sans détour qu'il a éprouvé lui aussi quelque penchant pour Lucenda, et qu'il y a renoncé par amitié, combien qu'il lui en coûte (f. [39]v.); il se déclare ami compatissant et secourable, tout en n'escomptant guère de reconnaissance; et il conseille de ne pas renoncer à l'amour ni de lui céder, mais bien de le tempérer.

Et m'as fait grant tort que si long temps as differé (prendre mon conseil): veu que je suis tant tien, que comme à mon seigneur et compaignon je voudrois obeir. Et pource que desormais je veux plus mettre peine à te remedier qu'à t'ennuyer par longs propoz, je me tairay pour au surplus m'employer en ce que tu commanderas (f. [41]r.)

Pourtant, Arnalte ne peut se défendre de certaines appréhensions:

Quando asy Elierso su fabla acabó, non puedo negar que al tiempo que de Luçenda se quexó, rrecelo de çelos non me tocasse. Pero porque sospechoso de mi intención non me fallase, disymulé como quiera que haun que en sus palabras senty el temor, en su virtud fallé la seguridad, y pensando me por aquello que más amor que desconfianza me fizo pensar [...] (f. [32]v.-[33]r.)

Tu as peu entendre, seigneur mon amy, la response que me fist Yerso: mais quand il se plaingnoit de Lucenda, assure toy que soupçon et jalousie me donnoient nouveau tourment. Toutesfois je n'en fis aucun semblant: car j'estimois que c'estoit abondance d'amour qui me nourrissoit en telle fantasie. Et de fait quelquefois j'avois deffiance de luy, et peu après il me sembloit qu'eu esgard à ce qu'il me promettoit, et nostre amytié ancienne, que jamais ne m'eust voulu faire mauvais tour. (f. [41]v.-[42]r.)

Un peu plus tard, Arnalte a l'impression que, depuis qu'il a fait ses confidences à Yerso, celui-ci s'est peu à peu éloigné de lui et ne lui a plus montré aussi bon visage qu'auparavant (f. [68]r.). Les mauvais présages «augment[ent] du tout la présomption qui m'était survenue sur mon compagnon Yerso». Et c'est alors (mais sans que l'on ait la moindre indication temporelle permettant de mesurer l'intervalle) que survient le coup de théâtre: Yerso a épousé Lucenda. Arnalte est évidemment persuadé de la trahison de son «frère et ami». Or Yerso répond au cartel injurieux d'Arnalte par une explication nette et posée. Non seulement il n'a pas oublié leur ancienne et «si commune amitié», mais il l'a mieux su garder et employer:

tellement que si en publicq' tu ne m'eusses si laschement diffamé, je t'eusse en secret satisfait en ce que tu me charges. Et suis seur qu'après m'avoir ouy parler, que tu m'eusses tins plus pour ton amy fidele que pour mechant ou trompeur. Atendu qu'autant pour ton remede et salvacion que pour mon plaisir ou proffit j'ay prinse Lucenda à femme, esperant que ce mariage mettroit fin à ton tourment. Et aussi que te voyant en disposicion de peu vivre et de beaucoup souffrir, me sembla pour le mieux faire ce que j'ay fait, à fin que n'y ayant plus d'esperance tu peusses recouvrer ton desesperé salut. Quoy qu'il en soit, ceulx qui par apparence en jugeront, estimeront plus pour incertain que pour vraysemblable ce dont tu me donnes charge. Mais pource que l'intencion absout ou condamne, en icelle je me remets. (f. [74]v.-[75]r.)

En somme, il n'a fait que ce qui lui était demandé par Arnalte, il a agi en parfait ami et il proteste de sa loyauté. Le malheur veut que, dans le combat singulier qui doit prouver la vérité du fait et forcer l'un des deux à se dédire «comme méchant et lâche», Yerso a le dessous, «et partant sa lâcheté fut connue et mon bon droit avéré». Mais Yerso ne veut pas se dédire, et préfère recevoir la mort... L'incertitude n'est pas levée: le lecteur pourra plaindre le sort cruel de Yerso, dont l'auteur laisse d'ailleurs entendre qu'il était secrètement aimé de Bélisa (f. [81]r.). Dans la *Cárcel*, le traître Perseo est vite percé à jour, c'est un rival ordinaire que la jalousie transforme en calomniateur félon. Yerso demeure une figure énigmatique.

Quant à Lucenda, il convient de l'aborder par comparaison avec l'héroïne de la *Cárcel*, Lauréole. Même si elle refuse de le manifester, l'amour de celle-ci pour Lériano n'échappe pas au narrateur. Cédant enfin aux instances de Lériano, elle accepte le service amoureux et accorde plusieurs entrevues à son amant. Dénoncé par le traître Perseo (auquel elle n'a jamais rien accordé), elle est jetée en prison par le roi

son père et condamnée à mort. Délivrée, enlevée par Lériano, qui la confie à un parent, elle estime alors son honneur trop gravement compromis et rompt définitivement, causant la mort du malheureux. Son comportement a quelque chose d'hésitant, d'inconséquent, d'illogique, et son revirement est difficile à admettre si l'on songe à ses conséquences.

Apparemment, Lucenda n'aime pas Arnalte (comme le suggère peut-être le titre original de l'oeuvre, avec sa variante). Jamais elle ne laisse échapper un mot où se marque un début de sentiment amoureux. Lorsqu'Arnalte lui pose la question: «Qui te meut de vouloir plutôt être cruelle que servie?» (f. [28]r.), elle ne répond pas. Aux prières et aux remontrances de Bélisa, elle réagit de façon courtoise, sensible même, sans aucune animosité, mais froide, posée, indifférente. A la requête de l'amoureux Arnalte, elle n'a à objecter que la vertu, l'honneur, la renommée (f. [46]r.), s'estimant presque offensée et diffamée par l'«outrageuse affection» de celui-ci. Son argumentation ne va pas plus loin. Evidemment, elle finit (de guerre lasse?) par accepter, du bout des lèvres, le service d'Arnalte, elle permet à celui-ci de lui baiser les mains sans lui permettre d'espérer davantage. Elle insiste sur le fait qu'elle a été contrainte de faire une concession malgré elle. On peut se demander si l'auteur ne veut pas construire un personnage dans lequel la raison, le scrupule, le respect des lois imposées aux femmes ne sont pas constamment en conflit avec une inclination profonde, mais secrète. Elle épouse pourtant Yerso, mais envoie une chambrière assurer Arnalte qu'elle a été forcée à ce mariage. Enfin, pleurant la mort de son mari, s'étant retirée dans un couvent, elle refuse désormais d'entendre parler d'Arnalte. Bref, le personnage reste impénétrable à force d'être ambigu, ou même contradictoire; sa vie intérieure nous échappe: le lecteur n'a aucune prise sur la nature des sentiments qu'elle peut éprouver pour Arnalte. Cela tient à la focalisation du récit, et les lettres de Lucenda, qui auraient pu compenser ce point de vue, ne contiennent pas d'indications décisives. A un certain moment, aime-t-elle Arnalte ou non? à la fin du récit, peut-il encore rester un espoir à celui-ci? Ici encore, questions sans réponse. Même s'il y a quelque maladresse dans cet effet combiné de distance et de proximité, l'auteur confère ainsi à ses personnages une stature originale, une épaisseur qui les rend vivants, attirants, singuliers.

Je passerai plus rapidement sur le troisième et dernier point, où il me semble voir une orientation intéressante et nouvelle: le roman est écrit pour un public féminin, auquel le récit est lui-même explicitement destiné. La dédicace soumet l'oeuvre au jugement des dames de la cour,

dont l'esprit et le goût sont érigés en arbitres. Pour apprécier les propos mis «en beau et élégant style», elles ont ce qui manque souvent aux censeurs, le savoir, la disposition au plaisir de la lecture et l'absence de présomption, de suffisance, de vanité. A cette première qualification des destinataires s'en ajoute une autre, d'ordre moral cette fois. Elle apparaît dans les propos liminaires du Chevalier Triste, qui précise la raison de son récit et la dimension qu'il convient de lui donner. «Qu'elles sachent le mal qu'une m'a fait souffrir sans raison, [...] afin qu'en étant averties, elles lui en donnent coupable et fassent plainte de sa cruauté» (f. [8]v.-[9]r.). Le livre devient ainsi une sorte d'apologue, qui enseignera aux dames non moins savantes que discrètes, vertueuses et sages, que le loyal service d'amour ne mérite pas «le maltraitement qu'a reçu le triste amant» (f. [90]v.) et que la parfaite affection appelle la réciproque.

Reprenons un instant encore l'épilogue. Pour San Pedro, tout est dit: la vie d'Arnalte dès lors sera vouée à la lamentation désolée. Sa seule attente, sa seule «vengeance» est que Lucenda en vienne un jour à se repentir de sa cruauté. Pour lui, le reste de ses jours se passera «entre les bêtes brutes», dans ce désert âpre et solitaire:

Desta manera, señoras, el cavallero Arnalte la cuenta de su trabajada vida me dio; e sy lo acá he sido tan enojoso como él allá quedo triste, mejor en contemplar sus males que en ponerlos por escripto librara. (f. [70]v.)

En ceste maniere, Dames tresvertueuses, le Chevalier Arnalte m'a déclaré son infortune et desesperée vie. Et si en cest endroit je vous ay esté autant ennuyeux que je l'ay laissé triste, contemplant son martire seulement, vous passerez partie de vostre ennuy, vous assurant... (etc.) (f. [90]r.)

L'action aura été marquée par les effets de la cruauté du sort: déchéance physique de l'amant maltraité, conflit avec le meilleur ami, séparation définitive et fixation dans un amour dolent et «déconforté».

Or pour le traducteur français, pour son public aussi, cette fin est trop sombre, trop accablée. C'est pourquoi il place ici un allongement<sup>16</sup> aux suggestions significatives. La situation présente est rappelée avec insistance: maltraitement, martyre, désespoir, désir de mort, infortune, «démessuré tourment». Mais on ne peut en rester là, «mais il espère...»: le temps pourra arranger les choses, «pour le moins» Lucenda regrettera son méfait. Et peut-être, qui sait? fera-t-elle davantage? «Voilà l'espoir où j'ai laissé le chevalier Arnalte». Sans doute, rien n'est dit de façon à

16 Voir pp. 59-60.

altérer la tristesse de ce dénouement; mais avec cette petite lueur d'espoir, les fugaces amendements du traducteur humanisent son pathétique, avant une «excusatio» d'allure plus bonhomme et une formule de congé cérémonieuse, qui prolonge l'apostrophe initiale de la conclusion:

Pero vuestras merçedes non allas rrazones mas ala intencion mire, pues por vuestro servicio mi condenaçon quise, aviendo' gana de algun pasatiempo darvos, y por que quando cansadas de oyr y fablar discretas rrazones esteys, a burlar delas mías vos rretrayáys y para que a mi costa los cavalleros mançebos dela corte vuestras merçedes festejen, a cuya virtud mis faltas rremito. (f. [71]r.)

Aussi ay-je esperance en voz bonnes graces, qu'elles supliront au deffault, ne prenantz garde aux propoz mal digerez: mais au desir que j'ay de vous faire service, qui a esté la cause seule qui m'a meu plustost eslire ma condemnacion, que d'oster le moyen de vous donner du passe-temps, quand vous serez ennuyées de deviser de plus plaisantes choses. (f. [90]r.-v.)

Ce rapide parcours me conduit à conclure à mon tour qu'aux caractères structurels et thématiques que l'on s'accorde à reconnaître au roman espagnol et qui ont pu suggérer aux Français un autre type de roman, il convient d'ajouter deux ou trois aspects particulièrement mis en évidence dans le *Tractado* de San Pedro, et encore rehaussés par la version d'Herberay, et qui sont autant de réelles innovations. Resterait à envisager l'écho de ce livre et sa postérité, à commencer peut-être par les histoires des amants fortunés de la reine de Navarre. Du plus notable de ces romans de la mouvance espagnole, *L'Amant ressuscité de la mort d'amour*, de Théodose Valentinian (1555), G. Reynier a déjà souligné combien il s'apparentait au *Tractado*. Il lui emprunte son allure et sa structure narrative: même technique d'encadrement par un premier narrateur d'un long récit rétrospectif, mêmes incidents initiaux, même «laborieuse tentative de conquête d'un coeur féminin» qui se dérobe, même revirement et même mariage inexpliqué avec un autre. On l'a remarqué aussi: les propos de l'amant mentionnent souvent Arnalte et son amour exemplaire, Lucenda et sa trop rigoureuse vertu.

O Arnalte, Arnalte, vous alléguez rigueur en Lucenda. Vous trouvez étrange la force de la résistance qu'elle vous a toujours faite. Hélas, vous aviez affaire à une damoiselle sage et vertueuse et constante, ayant perpétuellement son honneur et pudeur devant les yeux. Estoit ce chose civile et raisonnable que vous la forcissiez d'estre votre, ne vous portant d'elle memes en ceste part n'amitié n'affection quelconque? Quoy? si deslors que premierement vous commençates la prier, elle avoit déjà amitié à Yerso, auquel depuis elle fut baillée pour femme? Que si elle eust fait avec vous l'alliance que tant vous pourchassez et qu'après, par quelque autre qui d'elle fust devenu amoureux autant que vous l'estiez, elle eust esté suppliée en la forme memes

de laquelle vous la priez. Eussiez vous esté contant que par pitié et compassion, pour n'estre cest-açavoir veüe ne cruelle ne rigoreuse, elle eust receu ce second amant? O les sages reponses qu'elle vous a toujours faites.

Pour en venir à une surenchère, qui joue sur le titre primitif de la traduction:

Ce ne sont certes que roses de vostre accident, si vous l'aprochez et en faites comparaison avec ma fortune. Et toute-fois, vous vous dites amant mal traicté. Ne puis je pas donc me dire amant plus que mal traicté?<sup>17</sup>

Un amant malheureux en trouve toujours un plus malheureux qui l'admire...

Certes, les romanciers sentimentaux qui viendront plus tard, vers la fin du siècle, n'auront pas tous lu le *Petit Traicté d'Arnalte et Lucenda*: peut-être néanmoins auront-ils été, même indirectement, influencés par cette nouvelle manière de peindre l'amour et de sonder le caractère des amoureux, et c'est l'Espagne qui le leur aura appris.

17 Lyon, Roy et Pesnot, 1558 (fac-similé Mouton, Johnson, S.R.P., 1971), p. 265.



